

Le Western, une mythologie entre art et cinéma L'essence même du cinéma

Robert Daudelin

Numéro 185, décembre 2017, janvier 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2017). Compte rendu de [Le Western, une mythologie entre art et cinéma : l'essence même du cinéma]. *24 images*, (185), 40–40.

Le Western, une mythologie entre art et cinéma

L'ESSENCE MÊME DU CINÉMA

par Robert Daudelin

Déjà le titre est porteur d'un certain malaise : « Le Western, une mythologie entre art et cinéma. » Peut-être était-ce le prix à payer pour entrer au musée...? Il y aurait donc d'un côté l'art, et de l'autre le cinéma : même réunis sur une même cimaise, John Ford et Frantz Kline n'appartiennent toujours pas au même univers.

André Bazin, qui aimait beaucoup le Western – John Ford et Anthony Mann, mais aussi des cinéastes moins célèbres, comme George Marshall dont il célébra le *Sheepman* (1958) – était d'avis que le Western « recèle un secret qui s'identifie de quelque manière avec l'essence même du cinéma.¹ » Parler du Western, faire son histoire, c'est donc un peu toujours faire l'histoire du cinéma. D'où la normale expectative qui anime tout cinéophile à l'annonce que le Musée des Beaux-Arts de Montréal consacre, du 14 octobre 2017 au 4 février 2018, une grande exposition au Western. Mais allons-y voir de plus près.

L'Ouest des peintres

D'entrée de jeu, l'expo fait bonne place aux peintres paysagistes qui ont célébré les grands espaces de l'Ouest américain. Peinture académique, mais qui sait traduire la fascination exercée par cette plaine à perte de vue et ces hordes de bisons que les chasseurs sadiques vont bientôt exterminer. Précédant la photographie (également bien représentée dans l'expo) et le cinéma qui va parfois s'en inspirer – John Ford, le fait nous est rappelé, a reconnu sa dette envers Frederic Remington – cette peinture va par la suite fixer l'image du cow-boy et de l'Indien (toutes nations confondues...). En une sorte de porte-à-faux bienvenu dans cette galerie rassurante, quelques dessins amérindiens des années 1870 et 1880 viennent nous rappeler que cet immense territoire à conquérir était déjà habité et que ses habitants voyaient parfois d'un drôle d'œil l'arrivée brutale de nouveaux occupants.

L'Ouest des cinéastes

Tout ce que nous disent ces toiles et ces photos, le cinéma, à peine né, va nous le redire avec une inventivité magnifique : en témoignent les très nombreux extraits, surtout sur petits moniteurs, et à quelques reprises sur grand écran (notamment pour Sergio Leone...). Les Westerns historiques (*The Great Train Robbery*, en version couleur – d'époque?), comme les grands titres de l'âge d'or (*Stagecoach*, *The Big Trail*) sont bien représentés et un mur célèbre John Wayne, non sans rappeler ses engagements politiques discutables. John Ford a sa salle, coiffée d'une citation célèbre (« My name is John Ford. I make Westerns ») qui, sortie de son contexte³ ne fait plus grand sens ; c'est aussi le cinéaste le plus souvent cité (7 ou 8 films), de *The Iron Horse* à *The Searchers*, en passant par *The Man Who Shot Liberty Valance* – *3 Bad Men*, un film relativement oublié de 1926, a même droit à trois extraits. Seul Sergio Leone jouit d'un honneur comparable...



The Man Who Shot Liberty Valance (1962)

Était-ce bien nécessaire? L'entreprise du cinéaste italien, par son écriture clinquante, a séduit un très large public ; il n'est pas sûr pour autant qu'elle appartienne au même continent que les films de Ford, Mann, Hawks, Boetticher, Daves et autres grands Américains – Clint Eastwood, son protégé, a fait beaucoup mieux que son maître dans sa trilogie et, surtout, dans son magnifique *Unforgiven*.

L'Ouest du MBAM

Malheureusement, plus on avance dans l'exposition, plus la proposition de départ perd son sens, la grande faiblesse de certaines cimaises (la mosaïque « Le crépuscule du genre »), voire de certaines salles (« Le Western et la contreculture ») n'arrivant pas à convaincre même le visiteur le mieux intentionné. La coquetterie ultime étant de proposer un rapprochement entre *The Man Who Shot Liberty Valance* et « Palladio », un grand (et magnifique) tableau de Franz Kline emprunté à un musée américain pour les besoins de la démonstration : bien heureux les admirateurs de Kline, quant au Western...

Enfin, bien peu à dire des espaces consacrés à la période 1980 à aujourd'hui. Tarantino (celui qui insulte John Ford) a droit, bien abusivement, à deux extraits, alors qu'on aurait pu citer plus pertinemment *Appaloosa* de Ed Harris, *Sweet Country* de Warwick Thornton ou *Hell or High Water* de David Mackenzie, ou encore *Deadwood*, l'immense série télévisée. ²⁴

P.S. Une petite enclave québécoise, où on trouve même *Le Révolutionnaire* de Jean-Pierre Lefebvre, ne manque pas de piquant. Quant à nos légendaires Willie Lamothe et Marcel Martel, ils ont l'honneur de partager un petit écran avec Bing Crosby et Roy Rodgers, dans une cimaise consacrée aux cow-boys chantants.

1. Dans sa préface au livre de J.-L. Rieupeyrou *Le Western ou le cinéma américain par excellence* (1953), texte repris dans le tome III de *Qu'est-ce que le cinéma?* (1961).
2. Réalisé par Raoul Walsh et premier grand rôle de John Wayne, ce film de 1930, une superproduction, fut tourné en 70mm ; les nombreux extraits proposés dans le parcours de l'exposition disent bien son importance.
3. Prononcée par le cinéaste, en 1950, à l'occasion d'une célèbre assemblée de la Screen Directors Guild où le redoutable Cecil B. DeMille voulait faire évincer de la présidence Joseph Mankiewicz, trop progressiste à son avis. Ford prit la défense de Mankiewicz qui garda sa présidence ; c'est DeMille qui fut expulsé.